

LE DESTIN DE RACHEL

Jonace Manyasa

*Je dédie ce roman à ma mère,
Dina Jeremiah*

ROMAN

Tous droits réservés

éditions : Bookelis

2023

CHAPITRE 1

C'était lundi matin. Comme d'habitude, Matondo se réveilla tôt. Ce jour-là, sa femme, qui était infirmière, était partie en vacances. C'était son congé annuel. Ses parents étaient heureux, attendant à la rencontrer. En tant qu'employée, elle savait ce que ses parents s'attendaient à ce qu'elle portait à son retour au village. Ses parents étaient vieux. Ils avaient déjà pris leur retraite. Elle se mit en route, laissant son mari et ses enfants à la maison. Rachel et Massoumbouko étaient encore jeunes. Ils étaient à l'école primaire. Normalement, les congés annuels de Matondo venaient après ceux de Katarina, mais, ils se rendaient parfois au village ensemble, en particulier pendant les fêtes de Noël et du Nouvel An.

Ce lundi-là, il réveilla ses enfants. C'était l'heure de l'école. Leur école n'était pas loin de chez eux. Donc, ils y allaient à pied. Ceci, selon Matondo, était bon. Il savait que de nombreux parents avaient des difficultés à emmener leurs enfants à l'école, en particulier ceux dont les écoles étaient éloignées de leur lieu de résidence. En ville, le transport public posait problème. Les bus n'étaient pas nombreux. À un arrêt de bus, on pouvait voir des gens, essayant fortement d'attraper un bus, surtout pendant les heures dites de pointe, lorsque différentes personnes allaient travailler le matin ou revenaient du travail le soir. Tous les bus qui passaient n'étaient pas vides. Certains avaient été pleinement remplis de passagers. Le matin, certains écoliers étaient en retard à l'école. Certains d'entre eux arrivaient quelques heures après le début des cours. Parfois, les bus ne s'arrêtaient pas si les chauffeurs savaient que ceux qui attendaient étaient des écoliers. Heureusement, certains chauffeurs étaient bons. Ils pouvaient au moins embarquer quelques élèves avec d'autres passagers.

Sur le chemin vers son travail, Matondo se rappela ce que sa femme lui avait dit avant de partir.

« Mon mari.

-Oui.

-Il y a quelque chose que j'ai toujours voulu te dire.

-Oui. Qu'est-ce que c'est ?

-Il s'agit de nos enfants.

- Qu'est-ce qu'ils ont fait cette fois ?

-Il n'y a rien de mal. Ne t'inquiète pas.

-Alors dis-moi. J'écoute.

-Tu sais. Cette ville est pleine de mauvaises choses.

-Que veux-tu dire ?

-Ce que je veux dire, c'est qu'il y a des choses qui peuvent compromettre le bon comportement de nos enfants.

-Quelles choses ?

-Je suis inquiète, car je vois comment les enfants de notre voisin ont dégénéré.

-Pourquoi tu dis ça Katarina ?

-Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué. Beaucoup d'enfants de notre quartier ne sont plus les mêmes. Je ne sais pas ce qui se passe. »

Katarina savait bien ce qui se passait dans le quartier où ils vivaient. En tant que mère, elle ne voulait pas voir ses enfants se livrer à des comportements indécents. Elle était un témoin oculaire de différents vices sociaux touchant directement les enfants. Ces vices comprenaient les grossesses précoces, l'absentéisme scolaire et le vol. Dans leur quartier, la fille de son voisin, qui était à l'école primaire, avait été contrainte d'abandonner l'école à cause d'une grossesse précoce. Certains enfants n'allaient tout simplement pas à l'école sans raison. De plus, le vol s'était généralisé dans leur quartier. Matondo réfléchit un moment et répondit.

« Ce que tu dis est vrai. Je sais aussi que notre rue n'est pas sécurisée.

-Oui. C'est ce que je dis. Je suis sûre que tu te souviens de ce qui est arrivé à notre voisine il y a quelques jours.

-Qu'est-il arrivé ? Je ne m'en souviens pas.

-Tu ne t'en souviens pas ?

-Rappelle-moi. J'ai beaucoup de choses. L'oubli est naturel.

-Au cas où tu ne t'en souviens pas, le téléphone portable de notre voisine a été volé pendant la nuit. Quand elle s'est réveillée le matin, le grillage de sa fenêtre avait été percé. Son téléphone portable avait été pris. Ne penses-tu pas que c'est un problème ?

-Tu as raison ma femme. Que penses-tu que nous devrions faire pour résoudre ce problème ?

-Je pense que la résolution de ce problème et d'autres vices connexes doit commencer par nous en tant que parents.

-Que veux-tu dire ?

-Ce que j'essaie de dire, c'est que les parents doivent s'assurer qu'ils élèvent leurs enfants de la bonne manière.

-Quelle est la bonne façon ?

-Par exemple. Un parent qui tolère le mauvais comportement d'un enfant est susceptible de causer des problèmes à cet enfant.

-Comment ?

-Qui ne sait pas qu'il y a des parents qui ne peuvent pas accepter les erreurs de leurs enfants ?

-Que veux-tu dire ?

-Je sais que tu comprends ce que je veux dire.

- Que veux-tu dire exactement ?

-Ce que je veux dire, c'est que les parents devraient réprimander leurs enfants lorsqu'ils découvrent qu'ils ont fait quelque chose de mal. Ils ne devraient pas attendre que les appareils chargés de l'application de la loi le fassent. Il sera trop tard.

-Oui. Je suis d'accord avec toi.

-Pense à une mère qui ne dit pas à son enfant d'aller à l'école alors que cet enfant se réveille un matin et reste inutilement à la maison. Est-ce que ça va ?

-Non.

-Je te dis juste ça parce que je ne veux pas que nos enfants s'égarent. Je suis sûre que ce que je dis en vaut la peine et tu te souviendras de mes paroles un jour.

-Ne dis pas ça. Ce sont aussi mes enfants. Aucun parent ne veut que ses enfants aient des ennuis.

-D'accord. Rappelle- toi. Mieux vaut prévenir que guérir. »

Après avoir réfléchi à la dernière conversation avec sa femme, il s'occupa de ses tâches de bureau. Il regarda sa montre et alla enseigner. C'était un bon professeur d'anglais. Les élèves aimaient la façon dont il leur enseignait. Contrairement à certains professeurs, il était humble envers ses élèves. Il ne prétendait pas qu'il savait tout. Pour lui, un enseignant était là pour faciliter l'apprentissage. Il n'était pas censé imposer des choses aux apprenants. Même s'il était bon en enseignement, il savait qu'il n'était pas infallible et omniscient. En raison de son bavardage et de son empathie, de nombreux enseignants étaient proches de lui. Ils voulaient toujours demander conseil sur différentes questions sociales et académiques.

Alors qu'il poursuivait ses activités d'enseignement, il ne savait pas que la conversation qu'il avait eue avec Katarina avant son départ était la

dernière. Il n'avait pas imaginé que ce que Katarina disait au sujet de leurs enfants faisait partie de sa volonté. C'était comme si elle avait prévu ce qui allait se passer ce jour fatidique. Normalement, les bus qui allaient à la campagne partaient de la ville tôt le matin. Le jour où elle allait voyager, elle fit ses valises tôt. Elle le faisait généralement chaque fois qu'elle voyageait, craignant que le faire le matin ne lui fasse rater son bus. Lors de ces voyages, Matondo l'accompagnait jusqu'à l'arrêt de bus. Il y restait toujours jusqu'à l'heure du départ.

Matondo était maintenant dans son bureau. Ses séances d'enseignement étaient terminées. Il voulait juste demander à Katarina si elle voyageait bien. Il savait qu'elle était toujours en route. Elle devait normalement arriver le lendemain. C'était presque un voyage de deux jours. Il essaya son numéro plusieurs fois. Son téléphone portable n'était pas joignable. Il ne pouvait pas douter tout de suite, car il savait que deux choses étaient possibles pour son indisponibilité. Il savait qu'il y avait des zones rurales où les réseaux mobiles n'étaient pas disponibles. Aussi, il soupçonnait également que son téléphone portable était tout simplement déchargé. Il ne soupçonnait rien de mal. Il était maintenant temps de rentrer à la maison. Il sortit de son bureau et marcha jusqu'à un arrêt de bus à proximité. Il voulait attraper son bus avant les heures de pointe. Il monta à bord d'un bus et commença à lire un roman anglais. Il était un lecteur avide. Lorsqu'il ne lisait pas un roman, il aimait lire les journaux, les plus sérieux et quelques tabloïds. Sa lecture fut interrompue par les appels entrants de son téléphone portable. Avant de décrocher, il savait que sa femme l'appelait. À son grand étonnement, c'était son beau-père. Il l'appela pour lui dire que Katarina décéda dans un tragique accident de bus. Elle mourut avant de rencontrer ses parents. Matondo était triste. Il remit son roman dans sa poche et pleura en silence. Il ne voulait pas provoquer de scène. Le lendemain matin, il alla au village. Il prit des dispositions pour l'enterrement de sa femme. Katarina fut inhumée quelques jours plus tard. Rachel et Massoumbouko étaient totalement éplorés. Ils aimaient leur mère. Une fois les rites funéraires terminés, ils se rendirent en ville. Rachel voulait rester avec ses grands – parents, mais Matondo lui dit de partir, lui promettant qu'elle reviendrait pendant les vacances.

CHAPITRE 2

C'était l'été et tous les étudiants étaient en vacances. Rachel était allée rendre visite à ses grands-parents. Plusieurs années s'étaient écoulées depuis son dernier séjour au village. C'était lors des obsèques de sa mère. Pendant ses dernières vacances, elle avait voulu de s'y rendre, mais son père n'était pas d'accord. Cette fois, elle partit seule. Matondo savait bien qu'elle pouvait y aller sans aucun problème. Elle n'était plus une petite fille. Depuis la mort de sa femme, Matondo ne s'était pas remarié. Le fait de ne pas se remarier tôt était sans doute attribué à son inquiétude, pensant qu'une autre femme maltraiterait ses enfants.

Au village, Rachel passait bien ses vacances. Elle était très enchantée. C'était la première fois qu'elle y était allée en vacances et ça la rendit contente. Les grands-parents étaient ravis de la voir dans le village. Sa grand-mère était avec elle presque chaque fois pour lui enseigner comment faire les diverses activités à la maison et au champ.

Un jour, sa grand-mère sortit de la maison et l'appela.

« Rachel, Rachel.

-Oui, grand-mère.

-As-tu fait la vaisselle ?

-Oui, grand-mère.

-Dis-moi Rachel. Comment vois-tu la vie à la campagne ?

-C'est agréable, grand-mère.

-Alors, ça te plaît ?

-Oui, grand-mère.

-C'est bon, si tu l'as aimée. Parce que les autres ne l'aiment pas.

-Grand-mère

-Oui, ma petite-fille

-Amène-moi chez mon oncle Bulugu.

-Tu veux y aller aujourd'hui ?

-Oui, grand-mère. »

Son séjour au village lui permit de rendre visite aux différentes personnes. Ses grands-parents paternels habitaient dans un village qui se trouvait loin du village où son oncle Bulugu habitait. Avant son départ, son père lui avait dit de profiter de ses vacances. Elle devait connaître ses proches. Sa grand-mère était prête à l'accompagner. Elle ne pouvait pas y aller seule.

« Alors, préparons-nous vite. C'est très loin. Et nous allons à pied. Il n'y a aucun bus comme en ville.

-D'accord, je vais me préparer tout de suite. »

Son grand-père arriva. Il était allé au champ.

« Qui est- là ? Demanda-t-il.

-C'est moi, mon mari.

-Donne-moi quelque chose à manger. J'ai faim.

-Oui, mon mari. Attends un peu. Je prépare un repas.

-Bon, je l'attends. »

Le grand-père prit un fauteuil et s'assit près de sa femme. Ils continuèrent à discuter.

« Où est Rachel ? Demanda-t-il ?

-Elle est dans la salle de bain. Elle se prépare. Nous voulons sortir aujourd'hui.

-Où allez-vous ?

-Nous voulons aller chez Bulugu.

-Aujourd'hui ?

- Oui, aujourd'hui. Après avoir mangé, cet après-midi.

-Saluez-le.

-Nous le saluerons. »

Rachel vint dehors et salua son grand-père.

« Bonjour grand-père (*en s'agenouillant*).

-Bonjour, ma petite fille.

-Comment vont des activités agricoles ?

-Tout va bien. Nous avons commencé à préparer des champs. C'est la saison agricole.

-C'est bon, grand-père. »

La grand-mère sortit de la cuisine et resta dehors.

« Rachel.

- Oui, grand-mère.

-Sors la petite table. Mets-la sous le manguier.

-D'accord, grand-mère. »

Rachel se leva et apporta la table.

La grand-mère alla dans la cuisine et sortit avec le repas.

« Le repas est prêt. Dit la grand-mère.

-Merci. Répondit le grand-père.

-Je t'en prie.

-Où as-tu trouvé ces pommes de terre ?

-Dans notre champ.

-Mais, c'est tôt. Elles sont déjà mûres ?

-Oui, cela fait longtemps.

-En fait, le pic ne jette pas le paysan. » Dit le grand-père.

Après avoir mangé, Rachel et sa grand-mère commencèrent leur voyage vers Bulugu. Elles partirent à pied. Puisqu'elles voyageaient loin, elles

ne pouvaient pas revenir ce jour-là. La grand-mère continua à raconter à Rachel les diverses choses sur la vie rurale. Par exemple, elle lui raconta que la vie rurale était très différente de la vie urbaine.

« La vie dans ce village est très différente de la vie en ville. Dit la grand-mère.

-Pourquoi grand-mère ?

-N'as-tu pas remarqué la différence ? Par exemple, si nous étions en ville en ce moment, nous voyagerions en bus.

-Mais, grand-mère, même en ville, il y a des gens qui vont quelque part à pied.

-Tu ne comprends pas Rachel. En ville, certains marchent parce qu'ils n'ont pas d'argent pour le transport.

-C'est vrai, grand-mère.

-Et quand tu vas à l'école. Est-ce que ton père t'y emmène ?

-Non, papa ne peut pas m'accompagner, car il se lève tôt et va travailler. Nous sommes hors de la ville. Alors, il doit se lever très tôt pour être au travail.

-Et c'est un problème urbain majeur. Remarqua la grand-mère.

-C'est vrai, grand-mère. Le transport est très difficile en ville. Dans la matinée, on voit des gens debout aux arrêts de bus, attendant des bus. Nous sommes souvent en retard à l'école.

-Alors, tu te lèves très tôt le matin ?

-Oui, grand-mère. »

Elles rencontrèrent une vieille dame en chemin et s'arrêtèrent pour la saluer.

« Bonjour. Salua la vieille dame.

-Bonjour. Répondit la grand-mère.

-Bonjour Madame. Salua Rachel.

-Bonjour, petite fille, comment allez-vous ?

-Je vais bien, merci.

-Madame, êtes-vous la mère de Matondo? Demanda la vieille dame.

-Eh bien, c'est moi. Beaucoup de jours se sont écoulés. Êtes-vous la mère de Chausiku?

-Oui, c'est moi.

-Désolée pour ce qui est arrivé.

-Je vous remercie. Ma fille a eu des problèmes. Dit la vieille dame.

-Je sais. Mon mari m'a tout raconté.

-C'est ça madame. Ma fille a été tuée par des bandits.

-On m'a dit qu'elle était à la banque.

-Oui, ce jour-là, elle est allée à la banque pour retirer son argent au guichet automatique. Elle était une femme d'affaires en ville. Dès qu'elle est sortie de la banque, elle a vu deux personnes à moto. Ils se sont approchés de lui et lui ont ordonné de donner son porte-monnaie. Elle a refusé. Voyant qu'elle avait refusé, ils l'ont abattue et se sont enfuis. Ils ont pris son argent. Expliqua la vieille dame.

-Désolée.

-Je vous remercie. Je vais voir ma fille dans un village voisin. Dit la vieille

dame.

-Merci, à la prochaine ! »

Rachel et sa grand-mère reprirent leur voyage.

« Ma petite-fille. Ce monde n'a aucune pitié.

-Pourquoi, grand-mère ?

-La vieille dame que nous avons rencontrée est veuve. Son mari est décédé il y a de nombreuses années et la fille qui l'aidait a été tuée par des bandits en ville. C'est dommage. Ses autres enfants sont tous dans le village. Ils ne l'aident pas comme cette fille morte.

-Dans ce cas. Le monde n'a aucune pitié. Remarqua Rachel.

- Il y a des gens très cruels dans ce monde.

-C'est vrai, grand-mère.

-Il y a beaucoup de voleurs en ville.

-Grand-mère, y a-t-il des bandits au village ?

- Il y a des bandits, mais pas comme en ville. Cependant, il y a des croyances magiques.

-Pourquoi, grand-mère ?

-Par exemple, il y a des gens qui tuent les vieilles femmes.

-Pourquoi ?

-Ils les accusent d'être des sorcières.

-Des sorcières ?

-Oui, quand ils voient une vieille femme aux yeux rouges, ils savent qu'elle est une sorcière. Les superstitions abondent dans tout le village. Il y a également eu la tuerie des Albinos. Mais pour l'instant, elle a été réduite. Le gouvernement est intervenu et a arrêté les personnes impliquées.

-Mais, pourquoi on tue des albinos ? Demanda Rachel.

-Les gens avec des croyances magiques croient que l'albinisme peut leur donner de la richesse. Cela a provoqué une insécurité chez des Albinos. Ils vivaient dans la peur.

-C'est pitoyable.

-C'est vrai, ma petite-fille. Mais n'aie pas peur.

-Grand-mère, nous allons arriver bientôt ?

-Oui, nous sommes sur le point d'arriver. »

Bientôt, elles virent des gens travailler dans les champs.

Après avoir marché depuis longtemps, elles arrivèrent au domicile de Bulugu. Bulugu, qui avait vu Rachel pour la dernière fois lorsqu'elle était jeune, était heureux de la revoir.

« Vous êtes les bienvenues. » Dit Bulugu.

Rachel et sa grand-mère répondirent ensemble.

« Merci beaucoup.

-Ce doit être ta petite-fille.

-Oui, tu l'as oubliée ?

-Qui est-ce ?

- Oh, arrête tes plaisanteries Bulugu. Comment as-tu pu oublier Rachel ? La fille de Matondo.
- Désolé maman. Ça fait longtemps. Elle est devenue une grande fille. Comment vas-tu, Rachel ?
- Je vais bien, mon oncle. Comment vas-tu ? Tu m'as vue il y a de nombreuses années.
- Nous allons bien. Comment est la ville ?
- Très bien, oncle. Nous allons bien.
- Tu es la bienvenue. Profite de la vie du village.
- Ok mon oncle. Merci. »

Alors qu'ils se saluaient, les femmes et les enfants de Bulugu vinrent à leur rencontre. Son oncle était un bon paysan. Il avait de grands champs. Il aimait les activités agricoles. Le village comptait de nombreuses maisons. Ces maisons étaient dispersées par opposition aux certaines maisons en ville. Son oncle avait une grande terre. Il y avait une grande cour. Dans le village, les gens étaient très coopératifs. Ils partageaient des choses différentes. Les voisins s'entraidaient comme s'ils étaient des parents. Ils avaient ce sentiment de l'unité. Rachel se demanda pourquoi les villageois se souciaient autant les uns des autres. Contrairement à la vie en ville. Ceux qui la rencontraient la saluaient comme s'ils se connaissaient. Ses vacances, qui allaient se terminer au bout d'un mois, lui permirent de se débarrasser du bruit de la ville. Elle se souvenait de ce que les gens faisaient en ville : aller travailler tôt le matin, rentrer tard le soir et s'efforcer de gagner de l'argent pour avoir quelque chose à manger.

Sa grand-mère, qui l'avait emmenée chez Bulugu, avait quitté le village. Rachel resta. Elle adorait la vie de village et en appréciait chaque instant. Après deux semaines, elle avait des amies différentes. Certaines d'entre elles allaient avec elle chercher du bois de chauffage et il y avait celles qui l'accompagnaient au marché du village pour faire des courses.

Rachel était une bonne cuisinière. Quand elle cuisina, tout le monde apprécia son repas. Certains de ses amis et des villageois qui avaient goûté à sa cuisine affluaient chez Bulugu, s'attendant à manger de la nourriture délicieuse, cuisinée par la fille citadine. Elle fut saluée comme cuisinière professionnelle. La meilleure amie de Rachel était Naomi. Naomi, qui était également en vacances, était une élève du secondaire. Son école était au village. Contrairement à Rachel, ses parents vivaient au village. Même si son père n'était qu'un paysan, Naomi avait réussi à étudier. Matogoro, son père, était un célèbre éleveur du bétail. Pour payer les frais de scolarité de sa fille, il vendait les récoltes qu'il tirait de sa terre. Contrairement à Bulugu, Matogoro aimait voir ses enfants exceller à l'école.

Rachel rencontrait Naomi à l'occasion, surtout le dimanche quand elles allaient à l'église. Un dimanche, alors qu'elles étaient en route, elles

eurent une conversation sur la vie du village. Rachel, qui agissait désormais comme une enquêteuse, s'assurait de connaître différentes choses sur la vie du village : comment les gens vivaient, comment ils s'entraidaient pendant les difficultés et ce qu'ils faisaient pour l'avenir de leurs enfants.

« Alors, tu apprécies tes vacances ? Demanda Naomi.

-Oui. Je suis ici depuis quelques jours maintenant. Mais il y a quelque chose que je veux te demander. Tes parents sont-ils de ce village ?

-Oui. Ils sont nés dans ce village. Je suis la seule fille dans ma famille. J'ai deux frères. Ils ne vivent pas ici.

-Où sont tes frères ?

-Oh, ils ont quitté le village, il y a de nombreuses années. Ils ne sont jamais revenus. Ils sont allés en ville, espérant gagner de l'argent.

-Où habitent-ils en ville ? As-tu des parents là-bas ?

-Non, je sais seulement qu'ils vivent à la périphérie de la ville. Quelqu'un de ce village les a vus un jour.

-Que font-ils pour vivre ?

-L'homme qui les a vus a dit qu'ils se promenaient. Ils ne lui ont pas parlé de leur travail.

-Pourquoi ne veulent-ils pas revenir au village ?

- Ils ont dit que la vie était trop difficile pour eux.

-Je ne pense pas. En fait, la vie en ville est plus difficile que la vie au village.

-La vie en ville n'est-elle pas douce ?

-Qui t'as dit ça ?

-Dis-moi. Tu viens de la ville. Je n'ai jamais été là. Je viens d'un monde différent, tu sais. Je ne suis habituée qu'à la vie de village.

-Ceux qui disent que la vie en ville est douce sont des menteurs. Bien sûr, cela peut être doux pour certains mais pas pour tous.

-Comment ?

-Ok, laisse-moi être claire. La vie en ville est douce si tu as les moyens de mettre de la nourriture sur la table.

-Ici, dans notre village, la nourriture est bon marché.

-Oui, en ville, tu achètes presque tout. Si tu n'as pas d'argent, tu meurs de faim.

-La vie doit être dure en ville.

-Oui, tu as raison.

-Ici, bien que notre village soit petit, les gens peuvent vivre facilement.

-Oui, les gens sont à l'aise, car tout n'est pas cher. En ville, Tu achètes tout, même de l'eau.

-Oh, je ne peux pas croire ça. Il n'y a pas de puits ?

-Si. Mais les puits de la ville ne sont pas comme les puits du village. Il faut payer quand on veut de l'eau.

-Maintenant, je peux voir. Alors, pourquoi mes frères sont-ils là ? Je ne pense pas qu'ils aient un travail fiable pour mettre de la nourriture sur la table.

-Peut-être, peut-être pas. Nous ne savons pas. J'essaie juste de te dire la situation réelle.

-Alors, que fait ton père en ville ?

-Mon père est enseignant.

-Oh, c'est bon. Vas-tu aussi être enseignante ?

-Oh non, on peut hériter de la richesse des parents, pas des métiers.

-Alors, qu'est-ce que tu vas être ?

-Mon ambition est d'être avocate.

-Ça, c'est bon. Tu m'inspires.

-Comment ?

-Je peux aussi être avocate.

-Naomi, tu dois toujours suivre tes ambitions. Ne sois pas quelqu'un parce que tu as vu d'autres personnes suivre cette voie. Suis ton cœur. Si tu veux être chanteuse, peintre ou enseignante, fais-le. Peu importe ce que les autres pensent de ton choix.

-Merci pour tes conseils. Tu m'as ouvert les yeux. J'ai toujours voulu être mannequin. Cela peut-il en valoir la peine ?

-Oui, si tu aspires à cela, suis ton cœur.

-D'accord, je suis sûre que mon rêve deviendra une réalité. »

Rachel trouva que la vie dans le village était bonne. Son oncle, Bulugu, avait deux femmes. Chacune lui avait donné quatre enfants. Il était un homme qui travaillait dur. Il élevait du bétail et possédait différents champs. Cependant, il avait des problèmes avec sa famille, surtout en ce qui concernait l'éducation. Tous ses enfants n'avaient terminé que l'éducation primaire. Il avait quatre fils et quatre filles. Deux de ses filles avaient pris la fuite à la fin de leurs études primaires. Elles s'étaient mariées dans un village voisin, pas très loin de leurs parents.

Les six autres enfants étaient à la maison, l'aidant dans ses activités agricoles. Assez drôle, les deux femmes vivaient dans la même cour. Elles avaient généralement des bagarres. Leurs conflits comportaient différentes choses. Par exemple, chacune voulait être traitée affectueusement. Bulugu réglait la rivalité de ses épouses sans nécessairement impliquer la direction du village. Comme il était non-croyant, il ne pouvait pas résoudre ses conflits familiaux en utilisant des conseils religieux.

Contrairement à son jeune frère, Massoumbouko, Rachel obéissait à ses parents et étudiait dur. Elle était vraiment intelligente. En raison de son travail acharné, elle se classait généralement numéro un dans sa classe. Ses professeurs et ses parents étaient fiers d'elle. Son oncle était fier d'elle parce qu'elle travaillait dur. Elle faisait généralement ce qu'elle était censée faire à la maison ou au champ. Elle avait de nombreuses activités telles que cuisiner, cultiver, ramasser du bois de chauffage, aller chercher de l'eau et laver les vêtements. Elle resta au village jusqu'à la fin de ses vacances. Massoumbouko passait ses vacances en ville. Il était avec son père.

CHAPITRE 3

Comme Massoumbouko n'était pas allé passer ses vacances au village, il était en ville. Il aimait toujours sortir, surtout le soir. Le matin, il regardait la télévision. Il était aussi sportif. Il jouait au foot. Matondo aussi avait l'habitude d'aller en ville chaque week-end. Cette habitude était devenue habituelle après le décès de sa femme. Même Massoumbouko ne savait pas où il allait exactement passer le week-end. Il sortait sans préciser.

Un samedi, avant de partir, il appela Massoumbouko.

«Massoumbouko.

-Oui, papa.

-Où es-tu ?

-Papa, je me prépare, je vais au stade en quelques minutes, il y a un match de foot.

-Quel match ?

-Un match entre deux équipes populaires. Le match aura lieu au stade national.

-Il faut que tu rentres aussitôt que possible. Je vais en ville aujourd'hui.

-D'accord. »

Massoumbouko partit.

Matondo alla se reposer dans son salon. Le salon était spacieux, garni du mobilier moderne. Sa maison avait quatre chambres. Sa chambre, une chambre pour des garçons, une chambre pour des filles et une chambre pour des visiteurs.

C'était déjà le crépuscule et Massoumbouko n'était pas de retour. Matondo, qui s'était déjà préparé pour son départ, ne comprit pas ce qui s'était passé. Il fut des allées et des retours partout dans sa cour, pensant à son fils. Comme il n'était pas rentré, il décida de reporter son départ. Il appela son numéro plusieurs fois, mais il n'y avait aucune réponse. Son portable n'était pas disponible.

Rafiki, qui était l'ami de Matondo, venait de temps en temps. Depuis le vol de son téléviseur, il venait chez Matondo pour suivre des actualités. Le vol dans leur quartier était fréquent. Il y avait une bande de voleurs. C'était un groupe de petits garçons qui se mobilisaient pour voler. Ils avaient l'habitude de s'infiltrer dans les maisons pendant la nuit et ils volaient tout ce qui s'y

trouvait. Alors, ils volaient des meubles, des téléviseurs et d'autres choses semblables.

Matondo regarda sa montre. C'était vingt heures et son fils n'était pas de retour. Au moment où il pensait, Rafiki frappa la porte.

« C'est qui ? »

-C'est moi, Rafiki.

-Bon, attends un peu, j'arrive. »

Il ouvrit la porte et Rafiki entra.

« Bonjour ! Rafiki salua.

-Bonjour ! Comment ça va ?

-Ça va bien, et toi ? Demanda Rafiki.

- Ça va bien. Quoi de neuf ? Y-a-t-il des nouvelles du vol ?

-Oui, la police m'a donné quelques nouvelles il y a deux jours.

-Alors, qu'est-ce qu'ils disent ?

-Ils m'ont dit qu'ils ont interpellé quelques garçons pour leur enquête.

-C'est un bon progrès.

-Oui, attendons. »

Matondo alluma la télé. Ils commencèrent à regarder des actualités.

« Mes dames et messieurs, bonjour, c'est le journal du soir (en bref), présenté par Aïcha Saïf.

Ce soir, la police a interpellé une bande de garçons qui étaient en train d'infiltrer une maison. Les voleurs ont été arrêtés et la police continue avec son enquête pour savoir en plus le motif de cette infiltration. Depuis quelques jours, nos quartiers ont des problèmes de sécurité, à la suite du vol, fait par un groupe de petits garçons. La police vient de nous informer que l'identité de ces voleurs sera communiquée bientôt. Nous vous mettrons au courant de ce qui se passera. Merci beaucoup. » Dit la présentatrice.

En regardant les actualités, Matondo ne put pas comprendre que l'un des voleurs était son propre fils, Massoumbouko. Il ne savait pas où était son fils. De nombreuses heures s'étaient écoulées depuis son départ. Matondo ne sut pas ce qui lui était arrivé. Mais il sut qu'il devait y avoir un problème. Il s'assit là tranquillement, suivant les informations avec son ami Rafiki.

« Les choses ont vraiment changé. Dit Rafiki.

-Pourquoi ?

-Je pense juste à la souffrance que nous avons eue en ce qui concerne notre infrastructure routière.

-Oui, les choses ont changé en mieux. Il y a des routes goudronnées presque partout.

-Oui, c'est ce que nous appelons le développement. Toute entreprise dans un pays ne peut pas prospérer sans une bonne infrastructure routière. Comment les gens peuvent-ils se déplacer d'un endroit à l'autre sans moyen de transport fiable ? C'est presque impossible.

-Oui, je sais que tu te souviens de notre histoire. Il y avait des routes difficiles partout. Certaines routes étaient inaccessibles pendant la saison des pluies. Maintenant, les citoyens en profitent.

-Oui, un bon leadership donne un bon développement.

-Comment ?

-Est-ce que tu t'attends à avoir de bonnes routes lorsque tu as des dirigeants corrompus ? C'est impossible.

-Tu as raison.

-Oui, ce n'est pas facile de changer les choses. Mais nous l'avons fait. De nouvelles routes ont été construites.

- J'en suis très content.

-Qu'est-ce qui se passe avec ces gens-là ? Demanda Rafiki après avoir vu des images à la télévision.

-Ce sont des réfugiés. C'est horrible.

-Oui, les guerres ont ravagé cette partie du monde. Les choses ont basculé. »

Matondo regarda l'horloge. Il était tard dans la soirée et Massoumbouko n'était pas encore de retour.

« Où ce garçon peut-il être ? Demanda Matondo.

-Tu as dit qu'il était allé regarder un match de foot.

-Oui, mais pourquoi n'est-il pas de retour ? Que lui est-il arrivé ?

-Ce garçon m'inquiète. S'il ne vient pas après une demi-heure, je vais appeler la police. C'est un bon gamin. Mais il doit faire attention.

-Oui, tu as raison. Il ne doit pas rentrer la nuit. Il est encore jeune. »

Pendant qu'ils parlaient, leur conversation fut interrompue par un coup à la porte.

« Il y a quelqu'un qui frappe. Dit Rafiki.

-Laisse-moi ouvrir la porte.

-Qui est-ce ?

-C'est Mwanaidi. Ta voisine. (*Une visiteuse se présenta*).

-Oh, désolé de t'avoir empêchée d'entrer.

-Merci.

-J'espère que tout va bien. Dit Matondo.

-Pas exactement.

-Pourquoi ?